dont Auguste le charge ». Pauvre Tityre ! Heureusement que Mélibée nous rassure (*Buc.*, I, 46) :

« Fortunate senex, ergo tuo rura manebunt! »

P. Wuilleumier.

II

APOLLON-DIANE ET TELLUS

M. J. Gagé a précisé très heureusement (*Rev. Ét. lat.*, 1931, p. 290 sqq.) la place qui revient au couple Apollon-Diane dans le *Carmen Saeculare* d'Horace, en justifiant ses rapports avec Tellus (strophes 8-9) par une élégie de Tibulle (II, 5, v. 81-84). Sans quitter l'œuvre même d'Horace, il aurait pu faire état de l'Ode IV, 6 — complément naturel du *Carmen Saeculare* — où le poète à l'invocation d'Apollon associe Diane « prosperam frugum » (v. 39).

P. Wuilleumier.

III

POUR UNE ÉTUDE DE « L'IDÉE DE ROME » LA LÉGENDE DES ORIGINES DE ROME

Toutes les questions sont passionnantes qui touchent de près au fait romain. Comment une humble bourgade du Latium arriva-t-elle à s'imposer à l'univers, comment sa grandeur même la conduisit dans une ruine, les historiens de tous les temps se sont attachés à élucider ces problèmes. Mais il y a deux manières d'étudier un même fait historique : on peut en suivre le développement dans le domaine du réel, essayer de déterminer ce qui s'est effectivement passé, c'est le domaine propre de l'histoire ; on peut aussi, sans chercher à atteindre les événements dans leur réalité même, se borner à en noter le retentissement dans l'esprit et le cœur de ceux qui en furent les témoins, c'est le domaine de l'histoire littéraire. A côté de l'histoire de Rome il y aurait à écrire une histoire suivie de l'Idée de Rome où l'on étudierait les conceptions diverses qui ont eu cours dans l'antiquité sur l'origine, la nature, les destinées de Rome, où l'on confronterait les jugements qui ont été portés sur elle, les sentiments qu'elle a fait naître.

Nous voudrions écrire au moins le premier chapitre de cette histoire littéraire en étudiant comme sujet de thèse *la légende des origines de Rome*. C'est, en effet, sous la forme de légendes que se sont exprimés pour la première fois les sentiments et les idées inspirés par l'existence de Rome. Pour celui qui fit de Romè une fille de Télèphe, Rome devait apparaître comme une ville étrusque; d'autres faisaient de Romos un fils d'Ulysse et sans doute partageaient-ils l'opinion de celui qui, au IV^e^ siècle, désignait la ville comme « une cité grecque bâtie quelque part au loin sur le bord de la grande mer »; quel fut le sens premier de la légende des origines troyennes, la réponse à cette question n'est pas aussi aisée, elle serait pourtant d'importance capitale; si l'on croit qu'à époque ancienne les Grecs attribuaient la fondation de Rome aux barbares Sicules ou à la race à demi sauvage des Oenotriens-Arcadiens, cela encore est gros de conséquences. Car, en toutes ces légendes, nous verrons se refléter comme en un miroir le visage sous lequel Rome, suivant les époques, apparaissait au monde. Quand Polybe nous dira plus tard ce que ses contemporains pensent de Rome, il ne fera que traduire en un langage plus scientifique et plus explicite les attitudes intellectuelles ou sentimentales que nous faisaient pressentir déjà les vieilles légendes de fondation. Certes, de son temps, Rome a plus de réalité qu'à l'époque où se formaient ces légendes; elle pose à la pensée des problèmes plus complexes; elle présente à la réflexion un objet plus riche. Jadis, un conte, une anecdote fabuleuse, exprimait adéquatement tout ce qu'on en savait et voulait dire : « une ville étrusque » ou « une cité philhellène » ou « un établissement barbare ». Au second siècle, il n'en est plus tout à fait de même; il n'empêche que les mythographes sont, du point de vue de l'idée de Rome, sinon les précurseurs, au moins les devanciers des historiens philosophes, d'un Polybe ou d'un Poseidonios.

Tirer parti de ces légendes pour leur donner une place et les faire déposer dans une histoire de l'idée de Rome suppose évidemment qu'on ait pour chacune d'elles restitué la ligne d'un développement chronologique, afin de pouvoir dégager un sens primitif et déterminer une date de formation. Or, les points de repère sont rares. Denys d'Halicarnasse, Plutarque, Servius nous ont bien conservé quelques fragments des mythographes anciens, mais la délimitation de ces fragments au sein du contexte où ils sont noyés est souvent conjecturale, l'exactitude même avec laquelle ils nous ont été transmis parfois sujette à caution, et c'est la question d'authenticité qui se pose; ces mythographes, d'ailleurs, ne sont souvent pour nous que des noms : les indications nous manquent qui nous permettraient de les replacer avec certitude à une époque donnée, il faut prendre parti dans des questions de chronologie. Le plus souvent les noms mêmes nous manquent; des notices d'âges certainement

très différents nous sont transmises côte à côte sans aucune référence d'origine. Comment les dater? Une tradition qui apparaît seulement chez Servius peut être plus ancienne que telle autre dont nous trouvons déjà un écho chez Caton. Ce n'est pas tout : il faut, à partir de chaque notice, discerner les traditions multiples dont elle nous représente le plus souvent une contamination : questions de sources, de dépendance littéraire, d'influences, chaque détail légendaire devant si possible recevoir son explication particulière, être rapporté à son origine, car là seulement il nous dira son secret. La contamination de cycles ou de thèmes légendaires primitivement indépendants a pour conséquence obligée le foisonnement de faits et de légendes secondaires, car il a fallu faire les raccords, éviter les contradictions, assurer les harmonies. Déjà, Caton connaissait trois campagnes successives d'Énée dans le Latium ; Denys d'Halicarnasse échafaudera toute une préhistoire romaine dont la solidité et l'homogénéité ont fait illusion jusqu'au XVIII^e^ siècle. Et c'est à partir de cela qu'il faut dégager les éléments simples et originels qui nous diront quelque chose de l'idée de Rome à l'époque de la formation des légendes.

Mais le plus difficile vient, sans doute, de ce que toutes ces questions d'authenticité, de chronologie, d'analyse et de dépendance littéraires ou mythographiques doivent être résolues à la fois, car elles se commandent toutes l'une l'autre, vaste système d'équations dont aucune ne saurait être résolue indépendamment de toutes les autres. C'est ainsi que l'interprétation d'une légende variera suivant la date ou les sources attribuées aux notices qui nous la font connaître : le problème littéraire commande le problème mythographique. Et, d'autre part, les questions littéraires ne peuvent pas être résolues en dehors des considérations mythographiques, et très souvent des hypothèses différentes pourraient être proposées sur la généalogie et la chronologie de nos diverses notices si l'on se représentait différemment le développement des légendes qui s'y trouvent rapportées. Les occasions ne manquent donc pas de commettre inconsciemment des pétitions de principe et des cercles vicieux.

Ces risques d'erreur ne peuvent évidemment pas empêcher la science de se construire. D'autres branches du savoir humain ne sont pas, à la réflexion, beaucoup plus favorisées que nous. En paléontologie, par exemple, on ne se fait pas scrupule pour dresser un schéma de l'évolution des espèces de dater les formes animales d'après les terrains où on les retrouve, mais souvent aussi on détermine l'âge d'un terrain suivant les fossiles qu'il contient en s'appuyant pour cela sur certaine idée de l'évolution des espèces. Pourtant, avec des tâtonnements, une science solide s'établit; des résultats fermes sont acquis. Car ce qui fait la complexité de la méthode en fait aussi la solidité. Comme tout se tient, il y a très peu d'hypothèses, souvent il n'y en a qu'une qui rende compte de

tous les faits : elle a grande chance alors de correspondre à la réalité. Telle hypothèse pourra rendre compte, d'une façon très vraisemblable et très séduisante, du développement d'*une* légende particulière, mais elle implique, par exemple, une chronologie de nos textes qui apparaîtra irrecevable si l'on vient à réfléchir aux conséquences qui en résulteraient pour l'interprétation de telle ou telle autre légende parallèle ou voisine. Ainsi un contrôle se fait. Il nous a semblé que l'incertitude ou l'arbitraire de maints travaux fort ingénieux venait souvent de ce que c'étaient des travaux partiels. Parce que nous avons tenté d'embrasser dans leur ensemble l'universalité des légendes relatives aux origines de Rome, parce que nous les avons souvent replacées dans l'histoire des autres légendes de fondation — la légende de l'origine troyenne de Rome ne peut, croyons-nous, être étudiée indépendamment des autres légendes de fondation troyenne — nous espérons avoir atteint et atteindre encore quelques résultats définitifs.

L'impression que nous retirons dès maintenant de nos recherches est que Rome n'a attiré l'attention sur elle que bien tard. Nous n'ignorons pas qu'une impression différente se dégage de la lecture des ouvrages de M. Pais, mais nous croyons avoir pour nous le témoignage explicite des anciens et les textes eux-mêmes, si fragmentaires qu'ils soient. « Hiéronymos de Cardia fut, à ma connaissance, le premier à dire quelques mots des antiquités romaines dans son histoire des successeurs d'Alexandre. » C'est à ce témoignage de Denys d'Halicarnasse (I, 6, 1) confirmé par Pline (III, 57) que nous pensons devoir nous en tenir. Sans nier des rapports commerciaux ou des influences religieuses qui restent hors de nos perspectives, nous arrivons à cette conclusion que c'est seulement au début du IIIe siècle que les Grecs, nous voulons dire ceux qui, parmi les Grecs, pensent et écrivent, commencent à se faire quelque idée de Rome.

Nous pensons, notamment, pouvoir montrer que les légendes relatives aux Sicules, aux Aborigènes, aux Pélasges du Latium sont nées au IIe siècle ou dans les toutes dernières années du IIIe par suite de combinaisons harmonisantes. Elles ne remontent donc pas, comme le croit M. Pais (*Storia critica*, I, p. 217), au temps de l'hégémonie de Syracuse. Les légendes arcadiennes et œnotriennes ne s'introduisent aussi qu'à une date bien tardive dans la préhistoire mythique du Latium.

Rome, d'abord considérée comme une fondation grecque, rattachée soit à Ulysse, soit à des « Achéens » anonymes jetés sur ses rives par la tempête, est pour la première fois rattachée à Troie au début du IIIe siècle. Cette légende troyenne est originairement localisée à Rome; elle n'est pas primitivement en rapport avec Lavinium; elle ne s'explique pas non plus par des influences campaniennes ou siciliennes; elle n'a

originairement aucune signification religieuse : ni le culte d'Aphrodite, ni celui des Pénates ne sont pour rien dans sa genèse. Elle est, exception faite de la légende de Ségeste, la première en date de toutes les légendes troyennes de l'Occident et son type la rend absolument irréductible aux légendes troyennes plus anciennes que nous connaissons en Cyrénaïque, en Épire ou en Thrace. Au milieu de la multiplicité des légendes de fondation grecque, la légende troyenne de Rome nous apparaît comme une surprenante et singulière innovation. Née par suite de circonstances absolument uniques, la légende troyenne, bientôt la légende d'Énée, aurait pu ne pas leur survivre. Et de fait, née hors de Rome, sans attache sincère au terroir romain, nous la voyons continuellement tendre à disparaître. Alors que la légende de Romulus, légende primitivement romaine croyons-nous, connaît un développement continu, la légende d'Énée traverse mainte période critique. Affermie d'abord par l'amitié de Ségeste au cours de la première guerre punique, sauvée une seconde fois au début du IIe siècle, elle sombre progressivement dans l'oubli, dans le mépris même, au cours du IIe et du Ier siècle. C'est la volonté d'Auguste qui la ramène à la lumière, c'est l'*Énéide* qui l'éternise. Primitivement expressive de l'hostilité des Grecs à l'égard de Rome, elle devient plus tard, au gré des circonstances qu'elle reflète en son développement, symbole de l'amitié des Grecs et des Romains lors du congrès de Corinthe en 196.

En somme, la conclusion de cette étude serait plutôt négative. Nous croyions avoir un ensemble de légendes qui nous apprendraient ce qu'à date ancienne on a pensé de Rome. A l'examen, la plupart d'entre elles nous sont apparues beaucoup plus jeunes qu'on ne le supposait, elles ne peuvent répondre à nos questions. L'extraordinaire fourmillement des légendes qui se forment, dès la fin du IIIe siècle, sur les origines de Rome, n'a pour ainsi dire été préparé par rien. Cette constatation nous donne au moins de mieux saisir dans son retentissement psychologique la soudaineté de l'apparition de Rome sur le grand théâtre du monde.

Certes, il est déjà utile de déblayer le terrain, mais nous espérons bien parvenir aussi à des résultats positifs. Les quelques légendes qui nous sont réellement attestées avant cette fin du IIIe siècle recevront de notre étude critique — au moins nous le souhaitons — une illustration et un relief nouveau. Une fois dégagé des éléments secondaires, leur sens originel apparaîtra et nous pourrons, en toute sécurité, utiliser leur témoignage pour une histoire de l'idée de Rome.

Jacques PERRET.